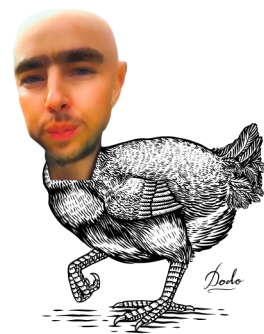


l'Humanité



Conte merveilleusement amer de la Roumanie moderne

CINÉMA Avec *N'attendez pas trop de la fin du monde*, Radu Jude ménage l'ordure et la poésie, dans une odyssée urbaine qui mêle les formats et les langages filmiques.

***N'attendez pas trop de la fin du monde*, de Radu Jude, Roumanie, 2 h 43**

Dans son précédent film, *Bad Luck Banging or Loony Porn*, au gré d'une longue séquence de marche où la caméra glisse sur les façades des immeubles de Bucarest, Radu Jude brosse le portrait d'une capitale dans laquelle la mémoire du communisme se chamaille avec les signaux cacophoniques et grotesques du capitalisme moderne. Dans *N'attendez pas trop de la fin du monde*, Angela, assistante de production dans une société de communication, conduit du centre aux périphéries de Bucarest, à la recherche de mutilés du travail suffisamment présentables pour devenir les visages d'un spot de prévention commandé par une multinationale autrichienne. Braquée sur la conductrice depuis le siège passager, la caméra cette fois ne s'attache plus à confronter la ville de face, mais à l'attaquer de l'intérieur, campant, façon cinéma guérilla, au milieu de son bruit, de ses vibrations violentes et éruptives.

Le nouveau film de Radu Jude résiste obstinément à la pureté.

Odyssée ample, farce, conte philosophique et symphonie urbaine, il se bâtarde joyeusement dans un bain composite et impur de formats et de langages filmiques. Le noir et blanc rêche et lumineux de Marius Panduru côtoie ainsi des stories Instagram bavées dans lesquelles Angela, affublée d'un grotesque filtre qui lui donne un gros monosourcil et un crâne lisse, vomit des atrocités droitardes et misogynes qu'elle présente comme une caricature critique mais qui sonnent d'avantage comme une soupape de décompression dans le déversoir ordurier qu'est la ville moderne.

LE RÉVÉLATEUR D'UNE SOCIÉTÉ MISOGYNE ET VIOLENTE

Entrecoupant leur trame d'extraits d'un film peu connu de l'époque de Ceaușescu, *Angela merge mai departe*, de Lucian Bratu – le récit du quotidien d'une chauffeuse de taxi célibataire –, Radu Jude et son fidèle monteur Catalin Cristutiu font de la femme au volant le révélateur d'une société misogyne et violente, ainsi que le moteur de sa critique. Cinéaste ouvertement politique, Jude avance avec un but assumé : donner à voir la structure de destruction mutuelle sur laquelle repose la société tout entière, qui fournit ces

exemples cinglants au détour des rues et au bord des routes, et qui s'incorpore dans l'irréremédiable fatigue de son héroïne. L'ordre néolibéral tourne à l'exploitation, comme Angela tourne au café, usant jusqu'au silence d'un ouvrier déjà broyé dans un plan-séquence final aussi stoïque qu'enragé.

Mais Jude veille à ne pas faire passer son film pour une charge réactionnaire contre l'époque, le parallèle avec le film de 1981 pour rappel de l'évidence. Et, à l'inverse, il vient justement chercher dans ces images la beauté qui survit au milieu de la crasse – dans l'ironie mélancolique de l'actrice Ilinca Manolache, sur les sequins de sa robe qui défient tout au long du film l'œil de la caméra, dans un coït hédoniste bien que précipité, et dans la profusion générale d'un film qui regorge de détails, peuplé de créatures étranges pour qui accepte d'y halluciner un conte merveilleux. La directrice du marketing de l'entreprise autrichienne, descendante de Goethe, raconte qu'à sa mort l'auteur allemand a prononcé une phrase dont on se dispute encore le sens : « Mehr Licht » (plus de lumière) ou « Mehr nicht » (pas plus) ? Pour Jude, les deux à la fois. ■

SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN